

DÉCRYPTAGE LA ROUE DE L'INFORTUNE

L'HUMEUR EST GRISE qui pousse de plus en plus d'écrivains à choisir la violence, la souffrance, la solitude, la pauvreté pour thèmes de leur roman. Les Zola de ce début de siècle le font à leur manière. Avec la force du poing comme Patrick Decker, qui livrait en 2001 une bouleversante enquête sur les clochards de Paris, ou, de façon plus sensible, comme Delphine de Vigan



Delphine De Vigan nous prend la main tout doucement, jusque dans la rue.

on a préféré croire que les va-nu-pieds n'étaient que de pauvres diables victimes de la fatalité, d'avoir flirté d'un peu trop près avec la marginalité. La société moderne a superposé aux chromos d'antan, Chaplin et autres Cosette, les visages de Sandrine Bonnaire dans *Sans toit ni loi* (1985), d'Elodie Bouchez, de Natacha Régnier dans *La Vie rêvée des anges* (1999), puis ceux humiliés de No et de Suzanne. Pour évoquer à fleur d'émotion ces mendiantes de l'amour, fauchées par une misère de plus en plus brutale, plus vacharde, les mots ont ici des tournures pudiques, élégantes. Pas question que le lecteur se carapate dès les premières lignes. Des personnages inattendus et décalés nous prennent par la main, tout doucement, jusque dans la rue. C'est souvent dur, parfois violent, mais il faut oser lire ces deux excellents romans, dont les dernières pages nous laissent aux pieds de ceux que notre regard n'ose plus toujours affronter. ■

Laurence Haloche

(1) JC Lattès, 286 p., 14 €.

(2) Mercure de France, 124 p., 13 €.

CORDES SENSIBLES

LE TÂR DE MON PÈRE

Roman

De Yasmine Ghata

Fayard

137 p., 13 €.



Yasmine Ghata.

OÙ VA SE DISSIMULER L'ÂME d'un père quand il s'éteint ? Où vont se celer ses actes passés, ses élans retenus, sa tendresse égarée ? De quelle façon distille-t-il encore sa colère, ses émotions, pareilles à des silex, ses regards capables jadis d'exiler l'un de ses fils de la vie même ? Par quel viatique continue-t-il de transmettre encore, de hanter encore ? Et comment s'en libérer, devenir soi-même, enfin ? Questions terribles et évidentes à la fois. Après le très beau *La Nuit des calligraphes*, paru en 2004, Yasmine Ghata revient avec un mince opuscule. Mince, mais dense. Nous sommes en Iran. Barbe Blanche vient de mourir. Il laisse deux fils, et son târ – une sorte de luth indo-persan. Est-ce un sortilège si malgré l'absence du père, le târ semble vivant, animé ? Cordes arrachées par dépit, par désespoir, il faut partir pour le sanctuaire d'Ardebil, afin de le restaurer. Les deux frères quittent la maison, le village. On leur volera l'instrument en chemin, ils se lanceront à sa poursuite. Le voleur se nomme Parvis. Il est le fils de Moshen qui fut, avec Barbe Blanche, l'élève, le disciple d'Aqâ Hossein Qoli, le maître du târ. Se dévoile alors le récit d'une rivalité, les traces de sang, la souillure indélébile. *Le Târ de mon père* est l'histoire d'une rédemption, et d'une conquête aussi. Il a le charme d'un conte, la force d'une âme trempée. « La musique ne provoque pas dans le cœur ce qui ne s'y trouve pas. » Superbe. ■

Stéphane Guibourgé

DU GRABUGE CHEZ LES PINGOUINS

LE TEMPS DE LA

SORCIÈRE

Polar

D'Arni Thorarinsson

Métailié

332 p., 20 €.



Arni Thorarinsson.

EINAR, journaliste pour un quotidien islandais, est expédié à Akureyri, dans les fjords du Nord, pour gonfler les ventes locales. Malgré les beaux discours des ronds-de-cuir dépêchés de Reykjavik, il y découvre une micro-société gangrenée par sa récente explosion industrielle. Les macchabées pleuvent : la femme d'un entrepreneur en confiserie, gonflée de dragées hypnotiques ; le plus grand séducteur du lycée, volontiers sorcier à ses heures... Einar enquête comme il peut. Son quotidien se résume surtout aux micros-trottoirs et à une perruche qui lui sert de compagne. Il transformera pourtant un ramassis de présumptions en dénouement limpide.

Sur le modèle du brillant Arnaldur Indridason, l'auteur torpille avec férocité le modèle islandais. Il s'en distingue par une allégresse et un sens du pittoresque aussi vivifiants qu'un printemps arctique. ■

Delphine Moreau

Traduit de l'islandais par Eric Boury.